

LES « CHICH KEBAB D'AHMED MANSOUR »

Samedi 26 novembre : J'envoie une lettre recommandée à Omar et à son complice leur faisant savoir que s'ils ne me rendent pas mes aquarelles ou bien trente livres, ils auront sous peu de mes nouvelles !

Les touristes de Louxor sont balladés à droite et à gauche dans des calèches noirs, fin de siècle, tirés par un cheval plus ou moins bien traité selon l'humeur de son propriétaire. Je négocie le prix le plus bas d'une course pour me rendre à un grand marché aux chameaux distant de huit kilomètres de Louxor. Un marché immense avec des ânes, des chevaux, des chameaux, des charrettes et une foule bigarrée qui parle fort à grand renfort de gestes.

J'installe mon chevalet derrière un petit ruisseau et je commence à peindre. Un connard ne tarde pas à me lancer des pierres qui tombent dans le ruisseau en m'éclaboussant, je savais d'ores et déjà que l'on ne me foutrait pas la paix et je reste stoïque, au bout d'une demi-heure le connard se lasse et s'en va, une petite fille de six ans, environ vêtue d'un pantalon jaune sale et d'une veste rouge trouée prend le relais des cailloux, elle me regarde d'un air niais et stupide et j'ai l'impression qu'elle agit par pur mimétisme totalement inconsciente de ce qu'elle fait. Au bout d'une heure de ce

traitement, j'en ai ma claque, je range mes affaires et prie la gosse d'arrêter, elle court se réfugier dans la djellabah de son père à qui j'explique à renfort de grands gestes ce qu'elle me faisait, il me répond en balayant sa main de droite à gauche « rhalas, rhalas ». Ce qui signifie « c'est fini, c'est fini ! »

Pour ma peinture aussi c'est fini, je rentre à l'hôtel !

Le calèche du retour me réclame le double du prix que nous avions convenu pour la course, je hurle et cet abruti menace de me frapper,

Il n'en a pas pour autant un sou de plus.

Je termine mon aquarelle dans l'enceinte de l'Etap Hôtel (à l'heure où j'écris ces lignes, je possède encore cette aquarelle où l'on peut voir la petite fille aux cailloux en pantalon jaune et veste rouge.)

Au début de mon séjour, je ne connaissais pas les bons restaurants de Louxor, ...Bons, c'est beaucoup dire !Tout au moins les moins pires, les moins sales !

Il existe une rue où tout le monde vous agrippe comme un marchand de tapis pour vous faire asseoir sur sa terrasse

Moi, le type qui m'avait agrippé ressemblait à un Enrico Maçias moustachu, les pieds nus dans de grandes chaussures, il marchait un peu à la façon d'un automate. La plupart des égyptiens du peuple marchent pieds nus, ils en héritent de très grands pieds tous déformés qui ne pourront jamais s'habituer aux chaussures !

Je suis assis à la terrasse d'Ahmed Mansour alias Enrico et il m'apporte un plat de fayots. J'en retire un ver, puis un deuxième et en écartant un peu les herbes qui recouvrent les légumineuses, je m'aperçois très vite que ce sont les vers qui détiennent le record du nombre ! J'interpelle Ahmed Mansour « Dis Ahmed Mansour, je t'ai commandé un plat de vers ou un plat de fayots ? »

Ahmed Mansour ne se démonte pas pour si peu ! « Dis donc, ti va pas ti plaindre, ji t'offr 'la viande sans supplément et satisfait de sa remarque il part d'un grand éclat de rire !

Je n'ai jamais plus mangé chez Ahmed Mansour, mais je m'y arrêtais parfois pour le folklore.

Une fois Ahmed Mansour cuisait des brochettes sur un grill à ciel ouvert, il éprouve alors le besoin de se moucher à l'orientale, c'est à dire en se prenant le pif entre le pouce et l'index et en poussant très fort vers le sol, un coup de vent survient au mauvais moment et toutes les brochettes se trouvent d'un coup assaisonnées d'une sauce verte infecte. Les hippies encore plus déguelasses qu'Ahmed Mansour ont acheté les brochettes et s'en sont régalé, moi j'ai failli vomir rien que du spectacle, je pense qu'un rat d'égout aurait eu, lui aussi la nausée.

Dans un autre restaurant, on me sert un poisson à moitié pourri, j'appelle la servante qui épluchait des légumes, sans s'essuyer les mains et sans l'ombre d'une hésitation elle plonge directement la main dans mon assiette, se saisit du poisson, coupe la moitié pourrie, la jette dans la rue, replace l'autre moitié dans mon assiette et me la désigne avec un sourire navré qui en dit long sur la naïveté de ces pauvres touristes même pas capables d'accomplir eux-mêmes des actes aussi simples ! « This piece is good Sir ! » ajoute-t-elle, très fière de son anglais, le regard navré.

Monsieur Marziou me demande si je serai encore là à Noël « Peut-être bien que oui, peut-être bien que non ! »

J'aimerai que vous me fassiez une affiche pour l'hôtel style « Ali Baba et les 40 voleurs » ...et comme je le regarde d'un air narquois, il ajoute, inquiet tout à coup. « Vous n'allez tout de même pas me dessiner avec le personnel, en

Ali Baba et ses 40 voleurs ! » Monsieur Marziou a le don de lire dans mes pensées !

Lundi 5 décembre : Je dessine à l'Étap Hôtel 4 affiches pour le gentil propriétaire du restaurant Farouk et ça met en rogne Monsieur Marziou « Chaque fois que je vous demande quelque chose pour l'Étap, vous me le refusez ! »

Mardi 6 décembre : Peu à peu, lentement mais sûrement, ça commence à sentir le roussi pour moi à l'Étap Hôtel, avec ma maladresse, mon mépris des convenances et surtout une tyrannique fierté qui m'interdit toute concession, je me fais de plus en plus d'ennemis.

Aujourd'hui, ce chef du personnel qui oblige les filles de salle à couper leurs cheveux et à les teindre en blond (c'est ça ou bien la porte !) La porte, c'est la misère dans la famille, c'est le père et les frères qui frappent ! Alors, ces pauvres filles n'ont pas d'autre recours que pleurer. Je dessine, de ce petit con, une caricature le représentant en train de saisir violemment une fille par les cheveux pendant que lui, il défèque une paire de ciseaux et un pot de peinture. Je la lui remets, il n'ose rien dire contre un « Franzaoui » mais il blémit de colère.

Dans la soirée, j'interpelle Monsieur Marziou d'une voix dure, il est occupé à discuter avec un galonné à feuilles d'or et me répond sur le même ton : « Un instant, s'il vous plaît ! » , puis il s'avance vers moi irrité : « Qu'y a-t-il de si important que vous m'interrompiez quand je parle avec un amiral ?...Et je lui narre l'épisode des filles à qui l'on oblige à couper les cheveux et il me répond encore plus irrité : « Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? » façon polie de me dire : « Occupez-vous de vos affaires »..Et il s'éclipse rapidement.

Il me reste à dessiner la photo de ce con de sous officier de l'émigration et il me relance sans arrêt, je considère avec perplexité sa bouille de porc en uniforme kaki et son immense casquette qu'il arbore comme un SS et une pensée maligne me vient à l'esprit.

Un général Egyptien traîne tous les soirs dans le hall de l'hôtel sanglé dans un uniforme impeccable, il est maigre comme une lame de couteau, il ressemble au général Oufkir du Maroc, même regard dur d'inquisiteur, même sobriété de paroles.

Il ne me parle toujours pas mais maintenant, depuis quelque temps il me regarde d'une façon inquiétante, je suppose que quelque malin a dû lui raconter mes frasques. Je suis en train de dessiner la casquette du sous-off, un immense aigle impérial trône en son centre, moi j'ai dessiné un canard avec un bec en soucoupe et des pattes palmées.

Le général s'est approché de moi sans bruit et j'entends sa voix tranchante s'exprimer dans un français irréprochable : « Que dessinez-vous là, Monsieur Cazaux ? » « Mais l'aigle impérial de l'armée égyptienne, mon Général. » Mais il voit bien que je me paye sa tête et il me répond d'une voix monocorde et sentencieuse : « C'est un canard ! » Je manque m'esclaffer mais ce n'est ni le lieu ni l'heure ! Je réponds : « Mêlez-vous de vos affaires : » Et toujours sans élever le ton, il lache laconique : « Je vais sous peu me mêler des vôtres ! » Et il s'en va comme il était venu.

Je sens qu'il faut que je quitte Louxor mais pour aller où ? Maroc, Tunisie ? J'aurais tout juste assez d'argent pour m'y rendre par le train, mais ça non plus, ce n'est pas possible, depuis que Sadate a signé un traité de paix avec l'Egypte, tous les pays arabes ont fermé leurs frontières avec l'Egypte.

Comme s'il n'avait pas pu attendre un autre moment, celui là aussi !

Je panique des nuits entières à la seule idée de devoir retraverser le Caire avec tous mes bagages.

Dimanche 11 décembre : Je visite dans la vallée des rois, la tombe de Toutankamon, ensuite la vallée des nobles et ses merveilleuses scènes de la vie quotidienne, des gosses faméliques vendent des pans de murailles où figurent des divinités et peut-être bien qu'il se trouve quelques originaux au milieu des faux, on peut s'attendre à tout en Egypte ! Cette fois, je n'ai pas loué de bicyclette mais un petit âne qui trotte gentiment sous le soleil brûlant.

Lundi 12 décembre : Je termine dans ma chambre le portrait du sous-off à la casquette de canard, dessous, j'ai écrit en français « Portrait du cochon rose à l'encre indélébile », mais j'ai écrit à l'envers, pour pouvoir le lire il faut refléter le portrait dans un miroir.Je me garde bien d'aller livrer ce cadeau moi-même et j'en charge un groom de l'hôtel LUXOR.

RETOUR AU CAIRE

Mardi 13 décembre : J'ai pris le train pour le Caire. Contrairement à ce que j'avais prévu, ça s'est bien passé, mes cauchemars m'avaient dérobé le présent par anticipation, j'ai trouvé un petit hôtel près de la gare « Le Ramsis »

Et ce sont encore des Hippies qui me l'ont indiqué. Partout et toujours au cours de mes voyages, je me suis fait harponner par des requins qui m'ont amené dans des hôtels dégueulasses et chers et toujours des hippies ont inversé ces données, des hippies qui ne me paraissaient pourtant ni très débrouillards ni très futés, finalement c'est un prolo des usines Renault qui m'a vendu la mèche « Tu n'as qu'à acheter le guide du routard ».Moi quand j'ai acheté le guide du routard, il y a belle lurette que j'avais arrêté de voyager ! Pourtant bravo au guide du routard, toutes les adresses qu'ils délivrent un peu partout dans le monde sont rigoureusement exactes, les commentaires authentiques et vérifiés et j'ai eu forces occasions de regretter de ne l'avoir pas eu !

Mercredi 14 décembre : Je me rends à Giseh et je visite les pyramides. Je descends dans la pyramide de Chéops.

Jeudi 15 décembre : Je visite le musée archéologique pourtant, je dois rapidement penser à des choses plus concrètes.

Dans ma chambre d'hôtel, je rumine, j'ai confirmation de ce que toutes les frontières avec les autres pays arabes sont fermées, je n'ai presque plus d'argent et je suis bloqué ici !

Vendredi 16 décembre : La première des choses que je fais est de me rendre à l'agence où travaille Omar, mon voleur de tableaux ! Là, j'obtiens l'adresse de son ami le commissaire du peuple. Une villa très luxueuse avec plantes vertes et décor hollywoodien se dresse finalement devant moi, un groom me reçoit devant la porte « Le commissaire du peuple n'est pas là ». Je lui laisse une note très sèche « Prière de me rapporter mes tableaux ou de me les payer sinon, je porte plainte pour vol ». Et je m'en vais visiter le musée islamique du Caire. Lorsque je rentre dans la soirée mes deux lascars sont là à m'attendre dans une superbe mercédès noire à intérieur de cuir rouge qui brille de tous ses chromes, seul le commissaire du peuple est sorti de voiture, en col blanc, lavallière bleue et costume trois pièces marron, rayé de blanc. Il me toise et m'interpelle de toute son importance : « Misérable insecte qui vous permettez de m'aborder sur ce ton, je n'ai qu'à claquer des doigts pour vous faire expulser d'Egypte ! »

Je suis vêtu d'un jeans délavé, d'une chemise trouée mais mon regard est plus dur que le sien, je le nargue tout en le toisant de plus haut que lui : « Faites comme bon vous semble, commissaire du peuple avant de prendre l'avion, j'aurai fait un tel scandale que vous retrouverez complètement à poil. »

Il blémit sous l'offense, sort son portefeuille et sans un mot, le regard éteint, me tend trente livres, cinq secondes plus

tard, il ne restait qu'un nuage de poussière de la belle Mercédès.

Samedi 17 décembre : Je me décide à me rendre à l'hôtel Méridien, la mort dans l'âme, mais pour ma plus grande joie, le directeur égyptien de remplacement qui m'avait reçu la première fois n'est plus là et c'est monsieur Zimmer, le directeur qui m'avait répondu en Grèce qui me reçoit, il est charmant et je m'installe dans l'après midi.

Dimanche 18 décembre : L'hôtel est immense, plusieurs étages, plusieurs restaurants, cafétérias, salles de jeux, piscines chauffées ...ect...ect.... Je suis installé tout contre la cafétéria du rez-de chaussée et au début, j'ai quelques problèmes avec ces cons de barmen qui coupent la lumière de mon spote à tout instant.

A peine installé, je fais deux portraits pour quinze livres et ça a continué, ça a marché à fond, je n'ai pas arrêté, l'hôtel est fréquenté par le Top niveau des pays arabes riches, Emirats, Koweit, Arabie Saoudite. Mes prix sont assez élevés mais ils ne discutent pas, ils paient et tous veulent de la couleur.

Je me souviens d'un gros poussah Saoudien moustachu, je demande « Aloued ? » (Couleur) « Naam ! » (Oui), répond-t-il ! ...et le type s'endort sur ma chaise, comme j'ai développé au fil du temps une mémoire visuelle fiable, je n'ai pas besoin de le voir pour le dessiner et j'attaque son portrait sans lui.

Je le réveille pour lui demander la couleur d'une cravate qu'il a oublié de mettre, il se lève d'un bond pour se précipiter dans sa chambre, je l'arrête d'un geste, " Rroued, Rroued ! " Répond-t-il alors précipitement et je demande alors avec malice « Arrre you communist, Sir ! »...et il répond comme piqué par une guêpe « Noou

,Nouo, green, green ! » et je répond d'un sourire malicieux « to late, Sir, I have done it red ! »

Mardi 20 décembre : Je fais un aller retour à Alexandrie, mon visa se termine et je vais voir si la famille de Nicolas veut bien me délivrer un gage de domicile. Madame Nicolas refuse, elle argue sur la trop grande responsabilité que cela confère et je pense que tout le monde est quelque peu froissé de n'avoir pas eu de mes nouvelles de Louxor.

Pour me rendre à l'hôtel Méridien depuis la Place Ramsis, je prends un taxi collectif, ils chargent jusqu'à huit personnes dans des voitures prévues pour quatre. Je ne me fais jamais déposer devant l'hôtel Méridien mais sur l'avenue tout en bas, ainsi personne ne sait où je vais, en Egypte, on vous taxe toujours en fonction de ce que vous affichez alors autant afficher le moins possible.

Les taxis ont tous un compteur, heureusement ! Je paie toujours rigoureusement le prix de ma course, si tout le monde fait comme moi, le chauffeur va encaisser cinq, six, sept à huit fois le prix de sa course selon le nombre de ses passagers, mais ça ne leur suffit pas ! La plupart ne veulent pas me rendre ma monnaie, quand ils n'ont pas la prétention de me faire payer deux livres ! C'est réglé comme du papier à musique, tout ce qui est touriste, c'est " Two pounds " le prix d'une course de quarante piastres, mais je rentre toujours dans mon argent, car j'ai adopté leur système, je crie, je menace, quand je ne les saisis pas à la gorge pour les secouer comme un prunier.

Mon organisme commence à s'habituer à l'eau ferrugineuse du Nil et la diarrhée permanente qui squattait mon bas ventre commence à aller se faire voir ailleurs.

Samedi 24 Décembre : J'ai perdu la journée à faire des démarches administratives à n'en plus finir pour envoyer à mes parents un colis de fleurs de pavot qui font une délicieuse tisane sucrée et j'ai appris lorsque je suis rentré qu'ils n'y avaient même pas touché !

Dimanche 25 décembre : je suis seul et nostalgique, les jours suivants, je découvre le Centre Culturel Français et je vais souvent à leurs séances de cinéma gratuit.

Jeudi 29 décembre : depuis que je suis installé à l'hôtel Méridien, je n'ai pas arrêté de dessiner des photos de femmes voilées en prière, des koweïtis en djellabah immaculée, rond et serviette de table sur la tête compris.

Aujourd'hui, un gosse saoudien m'a apporté la photo de son père militaire, j'ai un sombre pressentiment en dessinant l'insigne de police religieuse qui se trouve sur l'uniforme de cet officier, je suis sûr qu'il commande les exécutions capitales, les coupages de mains et les lapidations publiques les vendredis sur l'esplanade de la mosquée. Et ce pauvre gosse qui veut faire plaisir à son père qu'il admire, je dessine.

ANNEE 1978

Dimanche 1^{er} janvier 1978 : on a posé un mot sur mon chevalet : « Passe me voir aux cuisines, demande le chef pâtissier, souvenir de la martinique, Paul »

Mardi 3 décembre : Je rencontre Paul que j'avais connu en Martinique alors qu'il travaillait à l'hôtel Frantel. J'avais dessiné un portrait d'Annie, sa copine qui était devenue sa femme, il m'a salué courtoisement et m'a déclaré de but en blanc « J'ai toujours le portrait que tu as fait de ma femme ».

Il est allé au vestiaire, a sorti de la poche de sa veste une feuille de papier pliée en quatre, et c'était bien le portrait d'elle, que je lui avais fait, l'année précédente sous d'autres latitudes.

Il a pour lui tout seul un appartement que lui a prêté l'hôtel Méridien, quatre pièces cuisine, il me propose de m'héberger, j'accepte volontiers, c'est à 5 mn à pied de l'hôtel Méridien dans le quartier résidentiel de Garden City.

Le soir, je vends une aquarelle de 25 livres à une Américaine, elle représente le peuple, des infirmes, des enfants et des égyptiens aux grands pieds démesurés, elle rit et me trouve « Very crazy »

Jeudi 4 janvier : Je nettoie l'appartement de Paul et je vais me faire arracher une dent de sagesse à l'hôpital. Un bâtiment jaune et sale devant la porte close duquel se presse un amas de types malades et en haillons.

On ne me laisse pas rentrer, il faut donner 5 livres pour franchir la porte, pas pour être soigné, non ! Pour cela, il faut encore payer ! Ces 5 livres me donnent le droit de rentrer et d'être au chaud. Les pauvres, quel que soit leur état de santé, sont condamnés à mourir devant la porte.

Je dois encore donner 5 livres pour voir la gueule du dentiste, il n'est pas très ragoûtant, de quoi être effrayé et partir en courant, il arbore une barbe à la Gainsbourg et une bouche édentée qui confirme l'adage « Cordonnier est toujours mal chaussé ». Il est vêtu d'une grosse écharpe noire de crasse autour du cou, une blouse qui fut blanche, toute tachée de sang et autres tâches suspectes indéfinissables, la même que j'ai vue aux bouchers de la place. Un type enturbanné à odeur âcre passe devant moi, la brute armée de ses tenailles de dentiste lui arrache à vif, coup sur coup 5 dents, il n'a pas payé l'anesthésie !

Le malheureux s'enfuit la gueule en sang, je manque en faire autant, pourtant je résiste intrigué par la suite ! A vrai dire, je n'ai pas le loisir de réfléchir longtemps, en un tour de mains l'arracheur m'a rapidement assis sur sa chaise, je respire l'odeur âcre de tabac brûlé et de je ne sais quoi de son clapoir à mégots (d'ailleurs, il ne lui reste que deux ou trois chicots de ce qui à du être des dents à une époque révolue, de çï, de là).. (Cordonnier toujours le plus mal chaussé)
« .Please Sirr ! comme si je n'y étais pas déjà ! »

J'ai droit à trois piqûres d'anesthésie, avant qu'une soit la bonne !

Ma dent de sagesse est barrée comme toutes celles de ma mère, toutes nos molaires sont comme des hameçons, la nature ne veut pas qu'on les arrache. !

Il s'agrippe à sa chaise, il tire, il sue, je manque m'évanouir, mais la dent suit. Je la conserve précieusement :! J'ai mal pendant huit jours mais je m'en remets.

A l'hôtel Méridien arrive Monsieur Granier, directeur de la restauration, lui aussi, je le connais de l'hôtel Méridien de la Martinique.

Nous formons une petite colonnie française à Garden City, nous jouons aux cartes et nous sortons souvent ensembles.

Il y a Fabio Picharello, l'expert comptable, il habite la porte vis à vis de celle de Paul. Il y a Dominique, le gros cuisinier et sa femme qui se fait sauter par tous les Egyptiens de la Hihgt Society, lui n'a pas droit ! Il y a Alatoul de la Manganè, un français bête comme un panier, commis de cuisine.

Chez Fabio, nous jouons souvent au Rami et au Poker et Fabio gagne toujours.

Un jour, alors que je suis compressé comme une sardine dans un autobus, j'aperçois par la vitre un homme aux grands pieds dans des souliers douloureux, à sa démarche de Charlie Chaplin, je le reconnais tout de suite, il s'agit d'Ahmed Mansour, le vendeur de brochettes à la sauce nasale et je crie discrètement par la vitre pour ne pas déranger les autres usagers « Ahmed Mansour, Ahmed mansour ! » Mais les Egyptiens sont très serviables, bientôt, des personnes derrière moi commencent à sussurer, à voix basse d'abord et dans un crescendo qui va en s'amplifiant pour finir en hurlement hystérique, le car tout entier hurle derrière moi « Mohammed Mansour, Mohammed Mansour ! » à s'époumoner ! Mais Mohammed Mansour doit être sourd comme un pot car il ne se retourne même

pas ! ...à moins qu'un coup de vent malencontreux ne lui ait bouché les oreilles avec sa propre morve...

[Lire la suite](#)

[Cliquez ici pour voir quelques images éparses des aventures de Cazaux D'Artagnan](#)